

Du vent
dans mes mollets

GAUMONT et KARE PRODUCTIONS

présentent

Du vent dans mes mollets

Un film de

Carine TARDIEU

Scénario et dialogues de Carine TARDIEU et Raphaële MOUSSAFIR

D'après le roman de **Raphaële MOUSSAFIR**

Editions J'ai Lu

Avec

Agnès JAOUÏ - Denis PODALYDES - Isabelle CARRE

Isabella ROSSELLINI - Judith MAGRE

Elsa LEPOIVRE - Juliette GOMBERT - Anna LEMARCHAND

Sortie le 22 Août 2012

Durée : 1h29

DISTRIBUTION / GAUMONT

Carole DOURLENT / Quentin BECKER

30 avenue Charles de Gaulle 92200 Neuilly / Seine

Tél : +33 1.46.43.23.14 / 23.06

cdourlent@gaumont.fr / qbecker@gaumont.fr

Site officiel : www.gaumont.fr

Site presse : www.gaumontpresse.fr

RELATIONS PRESSE

Florence NAROZNY

6 place de la Madeleine 75008 Paris

Tél : +33.1.40.13.98.09

florence.narozny@wanadoo.fr





SYNOPSIS

Prise en sandwich entre des parents qui la gavent d'amour et de boulettes, Rachel, 9 ans, compte les minutes qui la séparent de la liberté. Jusqu'au jour où son chemin croise celui de l'intrépide Valérie.

Ensemble, elles jettent un sacré pavé dans la mare et réveillent bien des âmes endormies.

ENTRETIEN Carine Tardieu

Quand et comment avez-vous eu l'idée d'adapter DU VENT DANS MES MOLLETS, le roman et la BD de Raphaële Moussafir ?

Fin 2009, une amie libraire m'a offert la BD. Je me suis immédiatement retrouvée dans l'univers de cet album, à tel point que j'ai eu la sensation que j'aurais pu l'écrire moi-même ! Un mois plus tard, je suis invitée à un salon du livre de jeunesse pour DES POULES ET DES GATEAUX, un roman pour ados que je venais de publier (1) et je me retrouve assise à côté de Raphaële Moussafir. Je lui dis combien j'ai aimé DU VENT DANS MES MOLLETS. Elle me répond : « Ah ! C'est toi, Carine Tardieu ? J'ai rencontré des producteurs qui veulent adapter mon roman et qui m'ont cité ton nom. » Le hasard encore ? Il se trouve que je connaissais ces producteurs et que, depuis longtemps, nous évoquions l'idée d'une collaboration.

Et ?

Raphaële et moi ne nous quittons plus pendant les deux jours que dure notre séjour au salon du livre. Je lis la version roman de DU VENT DANS MES MOLLETS, et puis plus je l'écoute, plus je me sens une filiation avec Raphaële : je suis persuadée qu'on a quelque chose à faire ensemble. Comme la vie est bien faite, LA TETE DE MAMAN, mon premier long, est projeté dans le cadre du salon, et Raphaële a un immense coup de cœur pour le film. Ce que je pressentais devient une évidence : nous allons adapter ensemble DU VENT DANS MES MOLLETS.

Elle et vous avez beaucoup de points communs.

Nous sommes comme deux sœurs, très différentes et très semblables à la fois. Nous partageons le même humour, quelques névroses enfantines, une affection certaine pour l'onirisme, un esprit un peu décalé. Nous avons été les mêmes petites filles angoissées, prises en sandwich entre des parents qui, voulant bien faire, faisaient tout de travers... L'univers de LA TETE DE MAMAN est déjà très proche de celui du roman de Raphaële.

Vous cosignez le scénario du film. Comment avez-vous travaillé ?

Si nous avons beaucoup de points communs, nous sommes malgré tout suffisamment différentes pour que chacune trouve sa place dans l'écriture. En fait, nous nous complétons formidablement bien ! Le travail d'adaptation a été fulgurant. Il ne nous a fallu que quelques mois pour accoucher d'une première version. Nous nous rencontrons chaque jour dans un bistro différent, avons de longues discussions truffées de digressions sur nos enfances et nos familles respectives, c'était très joyeux. Je devais m'approprier son roman tandis que Raphaële devait s'en détacher pour qu'ensemble, nous réinventions une histoire à partir de ses personnages et de nos univers communs. Nos producteurs aussi, nous ont très bien accompagnées dans ce gros travail d'adaptation. Le livre était par définition chronique puisqu'il était découpé en séances chez la pédopsy de Rachel. Séances au cours





desquelles la petite fille nous faisait entrer dans son univers, celui de son école, de son institutrice peau de vache, de sa mémé mortifère et de ses parents défailants. Bref, un spectateur qui aurait assisté à un film bâti de la sorte n'y aurait vu qu'un florilège de prouesses enfantines anecdotiques et rien d'autre. La difficulté était d'emmener le spectateur dans une histoire, une vraie, avec un début, un milieu et une fin, pour le plonger au cœur d'un parcours initiatique. Après que nous ayons trouvé la structure, j'ai écrit un premier jet que Raphaële a repris par la suite. Si j'ai plus le sens de la structure et une meilleure vision globale du récit, Raphaële apporte beaucoup d'humour et de finesse dans les rapports entre les personnages. Au final, je ne sais plus qui a écrit quoi. Ce scénario est un pur mélange de nous deux.

Avez-vous continué de collaborer durant la préparation du tournage ?

Absolument, il n'était par exemple pas question que je propose le film à un comédien qui lui aurait semblé rédhitoire. DU VENT DANS MES MOLLETS est d'abord un spectacle que Raphaële, qui est comédienne, a joué seule sur scène. Elle y interprétait tous les rôles : le père, la mère, Rachel, la grand-mère (2). C'est son histoire, une histoire qu'elle porte depuis des années, je ne pouvais décemment pas lui claquer la porte au nez une fois le scénario achevé... En revanche, ça n'a pas été simple pour elle de ne plus avoir de « place officielle » sur le tournage. J'avais très envie qu'elle soit présente, mais j'avais aussi tellement peur de la décevoir, de ne pas faire le film dont elle rêvait, qu'à chaque fois qu'elle venait nous rendre visite sur le plateau, sa présence me déstabilisait ! Du coup, elle a généreusement accepté de ne pas trop venir au début du tournage, le temps pour moi de m'approprier complètement cette

histoire pour en faire un film. Mon film...

Colette et Michel, les parents de Rachel dans DU VENT DANS MES MOLLETS, ne sont, malgré tout, pas si loin de Juliette et Antoine, ceux de Lucille dans LA TETE DE MAMAN.

Si les parents de Raphaële et les miens ont sans doute des points communs, c'est surtout nos imaginaires très proches et la manière que nous avons de les raconter qui créent cette sensation de similarité. Ainsi, il y a eu de drôles de hasard tout au long de la fabrication du film. Quand je lui ai montré l'appartement que j'avais choisi pour être celui des Gladstein dans le film, elle s'est écrié : « C'est incroyable, c'était exactement comme ça chez mes parents ! » Il s'est produit la même chose pour « Mon enfance », la chanson de Barbara que j'ai mise à la fin du film : Raphaële l'avait utilisée la fin de son spectacle et je ne le savais pas.

Rachel, la petite héroïne du film, est littéralement hantée par la mort.

Il y a de quoi ! Rachel est une petite fille qui dort avec sa grand-mère dans une chambre surchargée de photos de défunts, dont le père est obsédé par la Shoah, et dont la mère est terrorisée à l'idée qu'il lui arrive quelque chose. Comment vivre avec une telle pression ? Elle en a lourd sur le dos, d'où ce cartable qu'elle ne quitte jamais, au point de dormir avec.

Il y a chez vous - c'était déjà le cas dans LA TETE DE MAMAN-, un immense intérêt pour la psychanalyse.

J'ai passé quelques années sur le divan alors c'est vrai, j'aime m'amuser avec ça en usant de quelques métaphores bien signifiantes ! Faire dormir cette petite fille avec son cartable sur le dos raconte, entre

autres, le poids des maux qu'elle se trimballe et dont elle va devoir se libérer pour déployer ses ailes...

Ce thème de la mort qui court tout le long du film pourrait devenir pesant. Vous réussissez à le rendre presque léger.

Dans cette histoire, ce sont les adultes qui ont peur de la mort, pas Rachel ! Ils lui refilent leurs angoisses et elle les extériorise pour mieux s'en débarrasser. Rachel est fascinée par la mort, et c'est effectivement parfois assez cocasse comme lorsqu'elle propose à Marina l'orpheline de tuer sa propre mère pour remplacer la sienne... Et puis au fond, avoir peur de la mort peut signifier que l'on tient à la vie, non ?

Revenons au couple que forment ses parents.

Ils ronronnent dans leur train-train. Ils sont complètement à l'ouest ne se remettent pas en question et se pensent même heureux. Et voilà que la petite Valérie déboule dans la vie de Rachel et vient réveiller leurs âmes endormies... Il était moins une...

Valérie est pleine d'énergie et de bonne humeur. Pour autant, on la sent aussi perdue que sa nouvelle amie.

Absolument. Valérie, c'est une petite Rachel en plus rock'n roll, plus rigolote, mais pas moins angoissée. Son grand frère la charrie tout le temps et, bien qu'elle soit très sympathique, Catherine, sa mère, est à sa manière aussi défaillante que le sont les parents de Rachel : trop permissive, autocentrée... Sous ses allures de jolie blonde souriante, Catherine est un personnage dramatique. Il y a beaucoup de solitude chez tous les protagonistes de DU VENT DANS MES MOLLETS.

Et beaucoup de générosité. Tous ont à cœur d'aider leur prochain.

Enfin surtout Colette, la maman de Rachel, qui veut sauver le monde.

Elle travaille dans le social, s'investit dans toutes les causes humanitaires possibles, mais concernant sa propre famille, elle est totalement à côté de la plaque. Ceci dit, elle prend tout de même la peine d'amener sa fille chez une pédopsychiatre... mais le regrette aussitôt ! Au fond, c'est elle qui a besoin d'être sauvée... Sa générosité vis à vis du reste du monde est ce qu'on appelle je crois, en psychanalyse, un « déplacement » !...

Dans DU VENT DANS MES MOLLETS, tout comme dans LA TÊTE DE MAMAN, vous faites peser une énorme responsabilité sur les enfants.

Il faut croire que cela me travaille encore ! Il est vrai que dans tous mes films, y compris mes courts-métrages, ce sont les enfants qui insufflent la vie à leurs parents et qui, à un moment donné, leur signifient plus ou moins consciemment : « Faites votre vie, vous m'étouffez. Soyez heureux, nous le serons nous aussi. » Il y a chez mes jeunes personnages un besoin vital d'émancipation : pour survivre et exister par eux-mêmes, il leur faut se détacher de leur famille.

Les scènes oniriques, comme celle où Rachel se représente Auschwitz, rebaptisé Osvicht, comme un petit village entouré d'un train, sont formidables.

Il était hors de question pour moi de montrer la moindre image de la Shoah. Et surtout, Raphaële et moi avions à cœur de raconter comment un enfant, dans toute sa naïveté, peut se représenter cette horreur, en ayant sans doute refoulé le pire des bribes de conversations qu'il a entendues à ce sujet, plutôt que de se laisser terrasser par la réalité. Ça me fait penser au « petit train, qui s'en va dans la campagne... » que chantent joyeusement les Rita Mitsouko...

Aussi, ces petites vignettes oniriques sont assez constitutives de mon cinéma. Je m'en sers depuis mon premier court métrage. Elles m'ai-





dent à illustrer l'univers mental de mes personnages.

Ce film, comme le précédent, est bourré de trouvailles visuelles.

Et encore, mes producteurs m'ont parfois retenue ! J'ai une fâcheuse tendance à vouloir mettre du signifiant partout... Je travaille mes projets très en amont, je découpe, je redécoupe sans cesse. Mais tout ce travail ne vaudrait rien s'il n'avait pas été sublimé par une équipe d'enfer ! Et le moins qu'on puisse dire, c'est que j'ai été sacrément bien entourée sur DU VENT DANS MES MOLLETS, autant sur le plan technique que sur le plan humain. Dans la mesure où nous tournions avec des enfants, il était essentiel que l'ambiance soit joyeuse et légère sur ce film.

Parlez-nous du casting.

Agnès Jaoui s'est très vite imposée pour le rôle de Colette. J'étais certaine qu'elle serait formidable pour incarner cette Mama juive entière, excessive et tendre, elle a été au-delà de toutes mes espérances. Denis Podalydès est ensuite apparu comme une évidence : on a, en les voyant tous les deux, immédiatement l'impression qu'Agnès et lui sont ensemble depuis vingt ans, ils forment un duo très comique je trouve. Isabelle Carré, si différente d'Agnès, complétait parfaitement le trio. Je crois qu'Isabelle peut à peu près tout jouer, elle est très impressionnante. C'est qui m'a le plus emballée en travaillant avec ces acteurs, le fait que pas un ne ressemble à l'autre, ni dans son approche d'un rôle, ni dans sa personnalité. J'ai beaucoup appris avec eux tous. Aussi, je rêvais d'Isabella Rossellini pour Mme Trebla, je la pensais intouchable au fin fond des Etats-Unis : elle a répondu oui en deux jours, comme quoi, qui ne tente rien... Les quelques jours qu'elle a passés sur le plateau ont mis toute l'équipe en émoi ! Je connaissais Elsa Lepoivre de la Comédie Française, que j'avais très envie de faire tourner, c'était une sacrée gageure pour elle d'incarner

Mme Danielle, un vrai rôle de composition. Elle apporte beaucoup de comédie au film, je suis très fière d'elle, et ravie aussi d'avoir pu mettre en scène au cinéma quelques grands comédiens qu'on a plus l'habitude de voir au théâtre, comme Hervé Pierre par exemple. J'ai eu beaucoup de chance de pouvoir diriger tous ces acteurs incroyables, disponibles, bien au-delà de ce que j'aurais pu rêver. Tout a été si simple, évident...

Et les petites filles ?

C'était ma grande peur. En même temps, je savais qu'elles s'imposeraient à moi, que ce serait comme une évidence. Et c'est exactement ce qui s'est passé.

Combien en avez-vous rencontrées ?

Agathe Hassenforder, la directrice de casting, en a vu cinq-cents, moi une centaine. Je ne voulais pas travailler avec des enfants qui aient déjà tourné, d'une part pour des raisons éthiques, parce que je n'aime pas l'idée que des enfants enchaînent les projets et soient considérés comme des acteurs « professionnels », et d'autre part, parce que je tenais à trouver chez nos petites filles une fraîcheur que l'expérience a vite tendance à gâcher à cet âge-là. Il s'agissait donc de faire « un casting sauvage ». Juliette, qui joue Rachel et qui se trouve être la fille d'une de mes amies d'enfance, est arrivée au casting la fleur au fusil, juste pour voir, pas du tout intimidé et sans aucune conscience de son talent ! Elle était vraiment là pour s'amuser, n'avait aucune inhibition et était d'une justesse incroyable. En dix minutes, elle m'a bouleversée, elle m'a fait rire. Nous avons notre Rachel.

Et Valérie ?

Anna, qui l'interprète, a été repérée en Normandie. Nous l'avons fait venir à Paris. On sentait chez elle une nature incroyable et contraire-

ment à Juliette, un réel désir de décrocher le rôle, mais traqueuse, elle perdait rapidement ses moyens face à la caméra. Elle a beaucoup travaillé pour obtenir le rôle, on peut dire qu'elle s'est battue ! Et le jeu en valait la chandelle...

Comment fait-on travailler une enfant ?

Dès le début du casting, j'ai rencontré Manon Pinsky, coach pour enfants entre autres, une fille formidable, très jeune mais très rassurante. Je me suis complètement appuyée sur son expérience et son énergie. Manon et moi avons fait plusieurs lectures de scénarios avec Juliette et Anna en leur demandant de nous poser toutes les questions qui leur passaient par la tête. Puis Manon leur a fait prendre conscience de leurs émotions et leur a surtout appris l'écoute. C'est souvent ce qui manque aux enfants : ils peuvent être très justes mais ne sont pas attentifs à l'émotion de l'autre. Et, bien sûr, elle leur a fait apprendre leurs textes. Il fallait qu'elles le connaissent sur le bout des doigts pour pouvoir s'en détacher une fois sur le plateau.

Et une fois sur le plateau ?

Dès le départ, on a eu un rapport très franc et adulte. Je voulais qu'elles se sentent libres et considérées ; qu'elles n'aient honte de rien. Il fallait qu'elles aient conscience qu'on leur demandait de fournir un travail mais qu'elles restaient néanmoins des petites filles qu'il nous fallait protéger. Sur le tournage, Juliette et Anna ont révélé deux personnalités très différentes. Un peu comme Isabelle et Agnès au fond ! Juliette est une petite fille très cérébrale, très assurée, à qui on peut tout dire. Anna est plus instinctive et se déconcentre plus facilement. La moindre remarque quelque peu négative pouvait la déstabiliser, elle avait toujours besoin d'être encouragée. Juliette, Anna et moi nous sommes beaucoup aimées. C'était parfois très émouvant de voir que, malgré leur fatigue, elles continuaient de tout donner :

elles voulaient réussir pour moi. Elles ont fait preuve de beaucoup de générosité. Elles ont reçu beaucoup d'affection aussi, de la part de l'équipe et des autres comédiens.

Avez-vous un souvenir en particulier ?

Une scène de ping-pong verbal vers la fin du tournage entre Juliette/Rachel et Isabella Rossellini /Madame Trebla. Je commence par filmer Isabella. Puis nous nous mettons dans l'axe de Juliette et là, Juliette me demande : « Tu fais un insert ou c'est mon gros plan ? Parce que, si c'est mon gros plan, j'ai quelques questions à te poser. » Elle a pris chaque phrase du dialogue et a commencé à m'interroger : « Là, quand je dis ça, est-ce que je me moque d'elle ou est-ce que je suis naïve ? Là, est-ce que je suis déstabilisée ou est-ce que je m'en fiche ? » Tout le monde était scotché. J'ai lancé le moteur, Juliette a joué toutes les variations sans n'en omettre aucune. Elle était impressionnante de précision.

DU VENT DANS MES MOLLETS se déroule dans les années quatre-vingt. On sent que c'est une période que vous aimez particulièrement.

A cause du personnage du père, qui a été un enfant déporté, il aurait été impossible de situer le film à une autre période. Mais j'ai, c'est vrai, une énorme tendresse pour ces années-là. C'est mon enfance, ma jeunesse, c'est la nostalgie d'une certaine légèreté. Elles sont chouettes à filmer, les années quatre-vingt. Et puis ça évite les scènes avec téléphones portables.

(1) Chez Actes sud Junior

(2) Raphaële Maffousir interprète actuellement un nouveau spectacle, ET PENDANT CE TEMPS LES ARAIGNEES TRICOTENT DES PULLOVERS AUTOUR DE NOS BILBOQUETS, la suite de DU VENT DANS MES MOLLETS.





ENTRETIEN Agnès Jaoui

Carine Tardieu raconte que vous avez accepté le rôle de Colette moins de vingt-quatre heures après avoir reçu le scénario et qu'elle en était d'autant plus touchée que vous êtes vous-même scénariste et réalisatrice.

Tout m'a plu : l'univers, le personnage, tout. La lecture du scénario terminée, j'étais déjà dans le film. Etre scénariste et metteuse en scène ne change rien à mon regard sur un projet. Simple actrice, j'étais déjà attentive à l'écriture. Plus le scénario est bon, plus il y a de chance que le film le soit aussi. Celui DU VENT DANS MES MOLLETS m'a plu de bout en bout.

Aviez-vous vu LA TETE DE MAMAN, le premier long métrage de Carine Tardieu ?

Il y a quelques années, Carine nous avait réunies, avec quelques autres réalisatrices et moi pour parler de cinéma. Nous avons échangés les DVD de nos films et c'est ainsi que j'ai découvert le sien. On y retrouve les mêmes thématiques : la mère et la femme sont manifestement des sujets qui la hantent.

Comment résumeriez-vous son film ?

C'est l'histoire d'une petite fille qui, par certains côtés, est peut-être plus adulte que ses parents et les aide à le devenir. A l'inverse, on

pourrait aussi dire que c'est l'histoire de parents dont l'existence, la vie amoureuse et familiale, est bouleversée par une rencontre. DU VENT DANS LES MOLLETS est un film à entrées multiples.

Parlez-nous de Colette, votre personnage.

C'est une femme angoissée. Elle ne veut pas commettre avec sa fille les mêmes erreurs que sa mère et elle en commet d'autre. Au fond, et bien qu'elle ait une histoire très personnelle, Colette se heurte aux questions que se posent toutes les mères. Protéger, ne pas protéger assez, ne pas répéter les schémas de la génération précédente est une problématique universelle. Ce qui me plaît, dans le film, c'est qu'à aucun moment, le film n'émet de jugement.

Le fait d'être devenue mère a-t-il modifié votre façon d'aborder le rôle ?

Je crois qu'on peut tout à fait ne pas avoir d'enfants et être très maternelle, ou le contraire. Un acteur n'a pas besoin d'avoir vécu les choses pour les jouer.

Vous êtes, comme votre personnage, d'origine tunisienne.

J'ai davantage pensé à mes tantes qu'à moi-même en le construisant. Et à cette génération très spécifique des années quatre-vingt,

où beaucoup de femmes étaient encore dans la résignation tandis que d'autres - ça a été le cas de nombreuses amies de ma mère-, divorçaient. C'était vraiment une époque particulière, très bien rendue dans le film d'ailleurs. Les femmes commençaient à s'émanciper, certes, mais la pilule était encore récente et le divorce n'était pas bien perçu. Du reste, c'est moi qui ai proposé à Carine d'appeler le personnage Colette – du nom d'une amie de ma mère qui faisait des boulettes de viande admirables-, au lieu de Françoise, le prénom initialement prévu.

Colette est ophtalmologiste. Elle pratique son métier avec efficacité et passion. Pourtant rien de sa vie professionnelle ne transpire lorsqu'elle est en famille.

Son métier est plus valorisant que celui de son mari ; pas forcément plus lucratif, et effectivement, chez elle, tout le monde a l'air de s'en moquer éperdument. On est trente ans en arrière mais je ne suis pas sûre que les choses aient beaucoup changé aujourd'hui.

Le souvenir de la guerre est très présent dans le film.

Même si Colette allège et folklorise un peu les choses, elle appartient à une génération marquée de manière indélébile par le conflit. Une de mes amies a été élevée par une dame, ancienne déportée, qui avait des chiffres tatoués inscrits sur le bras. Comment oublier cela ? C'est un poids très particulier. Les enfants d'aujourd'hui sont beaucoup plus détachés de ces événements.

Dans DU VENT DANS MES MOLLETS, il est aussi question de psychanalyse. Une discipline que votre mère, Gysa Jaoui, spécialiste de l'analyse transactionnelle, pratiquait.

C'est une thérapie mise au point par Eric Berne à partir des années cinquante. Contrairement à la psychanalyse traditionnelle, où le patient est inconscient du processus qui s'instaure, l'analyse transactionnelle part de ce qu'on appelle les « états du Moi » et s'appuie sur des transactions entre l'analysé et l'analyste. C'est une thérapie généralement assez courte. Il faut reconnaître que « DU VENT DANS MES MOLLETS » fait un peu caisse de résonance avec ma propre histoire. Je l'aime bien, Colette, elle est à la fois moderne et pleine de réticences. Ce docteur auquel elle emmène sa fille reste un peu magique.

Comment joue-t-on dans les films des autres lorsqu'on est soi-même réalisatrice ?

On se laisse diriger, peut-être plus encore qu'avant et avec une joie sans mélange - L'expérience prouve qu'un bon metteur en scène a son film en tête. On regarde aussi. Ça m'intéresse de voir comment les autres travaillent : Carine, par exemple, découpe énormément ses plans, au contraire de moi. Sur le plateau, je ne suis jamais allée regarder au combo mais j'ai observé les techniciens. Beaucoup m'ont d'ailleurs rejointe sur mon film. Il y a eu beaucoup de joie durant ce tournage : quand on est face à des partenaires aussi formidables qu'Isabelle Carré, Isabella Rossellini, Denis Podalydès et Judith Magre, c'est le bonheur absolu, on ne pense plus qu'au plaisir de jouer.



ENTRETIEN

Denis Podalydès

Comment avez-vous rencontré Carine Tardieu ?

Je n'aurais pas dû tourner son film : je préparais ADIEU BERTHE, celui de mon frère Bruno, avec lequel j'ai d'ailleurs enchaîné un jour après avoir terminé DU VENT DANS MES MOLLETS. Mais Elsa Lepoivre, qui est une amie et qui est également sociétaire à la Comédie Française, m'avait parlé du projet avec enthousiasme. Et, entre Carine et moi, le contact a été immédiat : on s'est tout de suite trouvé une communauté de goût et d'esprit.

Aviez-vous vu son premier long métrage ?

Non, je ne l'ai découvert que plus tard. C'est vraiment son scénario qui m'a décidé. Et sa personnalité. Mais pour en revenir à DANS LA TÊTE DE MAMAN, j'y retrouve la matière de DU VENT DANS MES MOLLETS : il y a cette même interrogation autour de l'amour et de ce qu'il en reste.

C'est d'ailleurs ce qui cimente le couple que vous formez avec Agnès Jaoui.

Oui, c'est grâce à leur amour que le personnage d'Agnès et le mien réussissent à faire face au malheur.

Dans le film, votre personnage ne cesse d'évoquer la Shoah. Au point d'en devenir presque risible.

Parce que ce sont mille petites phrases rebattues et remâchées qu'il ne dit plus que du bout des lèvres et qui apparemment ne portent ja-

mais. J'aime beaucoup cette espèce de banalisation de la mémoire juive, balayée par la vie quotidienne. Comme j'aime ce personnage de père conformiste. J'adore par exemple, la scène de l'anniversaire, lorsqu'Agnès offre ce cadeau ridicule à Rachel - le parrainage d'un enfant du Sahel. Il est dans son fauteuil, occupé à lire son journal, mais n'en perd pas une miette. On le sent un peu ironique mais il se tait : c'est un type cerné de toutes parts.

Il y a beaucoup d'humour dans le film : cette manie que vous avez de vous exprimer en français pour aborder des sujets que Rachel ne doit pas entendre

Il y a une scène comme ça dans LIBERTE-OLERON. C'est sans doute un truc qu'avaient les parents dans les années soixante-dix. Les miens utilisaient aussi ce stratagème lorsqu'ils voulaient nous mettre, mon frère et moi, à l'écart d'une discussion. Bien entendu, nous comprenions tout.

Votre personnage exerce un métier moins noble que celui de sa femme.

Etre constructeur de cuisine n'était sans doute pas sa vocation. Il s'est laissé balloter par la vie. Jusqu'à ce que cette jeune mère divorcée entre dans le champ, que Rachel sa fille, s'émancipe, et que sa femme manifeste son désarroi. S'il reprend un peu la barre, c'est grâce aux autres.

La scène où il raconte à la jeune femme qu'il est tombé amoureux de sa femme parce qu'elle lui avait cuisiné des boulettes est absolument bouleversante.

C'est une façon pour lui de ne pas trahir son épouse et de sauver son



courage : en se donnant le mal de lui cuisiner un plat alors qu'enfant, sa mère la nourrissait exclusivement des boîtes de conserves, Colette fait preuve d'une volonté de vivre extraordinaire. Mais c'est aussi une manière de faire passer un message à Catherine. A travers ce récit, il lui dit : « Je ne suis pas fait pour l'adultère, j'aimerais bien, je ne demanderais pas mieux, mais... » Ce type est né conformiste et en est pleinement conscient. J'ai eu du mal avec cette scène : j'étais comme un enfant qu'on oblige à entrer dans un bain glacé. Il a fallu toute la douceur et la tendresse d'Isabelle et de Carine pour m'y emmener.

Vous êtes un acteur pudique ?

Très. J'ai rencontré le même problème sur un plan où je devais embrasser Agnès. Et Agnès m'a prodigué la même aide.

Vous n'aviez jamais travaillé, ni avec Isabelle Carré, ni avec Agnès Jaoui ?

Isabelle et moi nous étions croisés en 1998 sur LA MORT DU CHINOIS, de Jean-Louis Benoit, et côtoyés des dizaines de fois au théâtre. Il n'y avait pas besoin de rompre la glace. Paradoxalement, s'instaure un rapport d'étrangeté dans ce type de relation : on se connaît mais on n'a pas joué ensemble. C'est le plaisir de la découverte. Il s'est produit la même chose avec Agnès. Isabelle, Agnès et Carine ont toutes les trois une force et une énergie incroyables, ce sont des travailleuses infatigables. C'est sans doute la chose qui m'impressionne le plus chez quelqu'un.

Comment préparez-vous vos rôles ?

Je m'en remets aveuglément au réalisateur. Je ne vérifie pas les scènes au combo-sauf, bien sûr, lorsqu'il s'agit d'un rôle de composition. J'essaie de me mettre dans un état de disponibilité totale. Ce n'est pas simple pour quelqu'un comme moi, qui suis perpétuellement dans l'auto-surveillance.

On dit que lorsque vous êtes sur un plateau, vous faites des exercices de mémorisation.

C'est vrai, j'ai tendance à m'absenter sur un tournage ; tout le contraire d'Isabelle Carré, très présente, extraordinairement lumineuse. Sur un plateau, elle rend l'atmosphère joyeuse et légère. En même temps, elle prend énormément d'informations. Dans quel état d'esprit sont les enfants ? Quel est le décor dans lequel on va tourner ? Au moment de tourner, elle est absolument prête.

Vous parlez des enfants. Comment était-ce avec les deux petites filles ?

J'adore travailler avec des enfants. Il faut être bon quand ils sont bons, savoir lâcher prise tout en restant très concentré : être juste. Si vous devez faire rire un enfant dans une scène, il faut vraiment le faire rire, il faut qu'il vous croie. C'est lorsqu'il faut recommencer plusieurs fois une prise que les choses peuvent se compliquer. Un enfant ne comprend pas qu'un tournage n'est pas qu'un jeu, il arrive qu'il n'ait plus envie : ce qui était sympathique peut alors se transformer en véritable scène de torture.

Vous avez tourné quatre films cette année, après DU VENT DANS MES MOLLETS et ADIEU BERTHE de votre frère Bruno, vous avez enchaîné avec VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU d'Alain Resnais, et CAMILLE REDOUBLE, de Noémie Lvovsky, mis deux spectacles en scène LE BOURGEOIS GENTILHOMME et DON PASQUALE, tout en continuant de jouer au Français. Comment tient-on un tel rythme ?

L'alternance fait partie de mon plaisir d'acteur. C'est miraculeux de pouvoir jouer Shakespeare un jour et une pièce contemporaine le lendemain. Etre une chose et son contraire procure une disponibilité, une fraîcheur et un plaisir inouïs. J'ai beau jouer tout le temps, j'ai toujours la même envie chevillée au corps. Si j'avais été moins boulimique, je n'aurais pas tourné DU VENT DANS MES MOLLETS. Or, le film de Carine m'a rendu si heureux que je suis arrivé frais comme un gardon sur le tournage d'ADIEU BERTHE -j'étais dans un état de disponibilité totale. Si je n'avais pas été si boulimique, je n'aurais pas rencontré Judith Magre. Or, il se trouve qu'il nous manquait une actrice sur ADIEU BERTHE. Et Judith est arrivée.





ENTRETIEN Isabelle Carré

On a le sentiment que Catherine, la jeune mère divorcée que vous interprétez dans le film, offre une seconde chance à la famille de Rachel.

Carine Tardieu dit de mon personnage - et de celui de la petite Valérie - qu'elles sont un peu comme des victimes offertes à la reconstruction de cette famille. Grâce à elles, les liens se retissent et l'amour circule à nouveau. Elles leur redonnent la vie.

Quoi qu'on décèle des fêlures en lui, votre personnage est particulièrement lumineux.

C'est une mangeuse de vie, comme sa fille ; Une femme un peu bohème, un peu décalée, assez bordélique. Elle plane un peu Catherine ! Elle est dans sa bulle. C'est une intellectuelle qui n'est ni didactique ni prétentieuse. Dans sa tête, elle est presque dans une autre époque.

Son statut de femme divorcée la met un peu en porte à faux.

Oui, on voit bien qu'elle en souffre, d'où cette fêlure qu'on évoquait.

Elle ne s'attendait sans doute pas à se retrouver dans cette situation, seule avec un enfant. Elle en est même un peu désespérée, au point d'être prête à entamer une relation compliquée avec le père de Rachel. Mais elle n'est jamais dans la plainte, elle va de l'avant, elle est très positive.

Il y a toujours, dans chacun de vos films, un côté un peu rebelle.

J'aime les gens qui ne sont pas dans le moule, qui ont leur chemin à eux.

La méfiance des parents de Rachel à son égard lorsqu'elle fait leur connaissance est très révélateur de l'état d'esprit des années quatre-vingt vis-à-vis des femmes divorcées.

Elles étaient encore un peu suspectes à cette époque. Carine donne beaucoup de clés sur cette période et elle le fait avec beaucoup de pudeur. Regardez la façon dont elle évoque le passé des Gladstein : on sent qu'ils ont souffert mais c'est dit avec tant de modestie - ce sont chaque fois des pirouettes -, et cela rend le film très émouvant.

Et drôle aussi : la scène où Michel, le père, joué par Denis Podalydès, se rend chez elle et la découvre, pieds nus, avec une couleur de vernis différente sur chaque ongle- du bleu ciel, du bleu foncé, du vert- est carrément tordante.

Ce sont ces drôles de couleurs qu'il lui voit aux pieds qui lui donne envie de rentrer et de se frotter au danger qu'elle représente pour lui et son couple. Catherine est quand même dans la séduction avec lui.

L'attirance qu'ils éprouvent l'un pour l'autre débouche par une déclaration enflammée de Michel pour ... sa femme !

J'aime beaucoup cette scène, précisément parce qu'elle n'est pas attendue. D'abord, on n'imagine pas que Michel tombe sous le charme de mon personnage. Et encore moins à ce récit merveilleux qu'il fait à propos de sa femme. Les films qui traitent du trio amoureux dérapent presque toujours vers l'adultère et la jalousie. La situation que vivent Michel et Catherine est moins visitée. C'est un des passages que j'ai préféré dans le scénario.

Catherine est une femme très généreuse. Le tête-à-tête avec Colette, que joue Agnès Jaoui, est également un grand moment.

Elles se disent leurs quatre vérités mais ce sont deux rivales malgré tout bienveillantes. Et puis Catherine se rend bien compte que Colette ne trouve peut-être pas sa féminité tout à fait à la hauteur de cette femme plus libre qu'elle. Du coup, mon personnage la rassure.

Elle lui dit qu'elle a de beaux seins. Et c'est très joli.

Il y a une énorme tendresse qui circule entre tous les protagonistes. Oui, tous sont filmés avec beaucoup d'amour. DU VENT DANS MES MOLLETS me fait penser au cinéma de Jaco van Dormael dans ce qu'il a de plus poétique et de plus lyrique. C'est un film qui parle vraiment du bien qu'on peut se faire les uns aux autres. Regardez Madame Trebla, la psychanalyste. Prenez ces deux petites filles. Ce sont deux pauvres petites îles isolées dans la classe, elles peinent à trouver leur place et, en se liant d'amitié, elles s'éclatent.

C'est finalement votre personnage qui sort le plus meurtri.

J'ai hésité avant de m'engager sur ce tournage à cause de cette dernière scène. Je me disais : « Comment peut-on jouer la mort de son enfant ? Comment est-ce possible ? ». Mais le reste du scénario était si joyeux que c'était me priver d'un grand plaisir. Alors j'ai demandé à ce que cette scène terrible soit tournée au tout début pour être sûre d'être ensuite dans la légèreté du personnage.

C'est une scène très pudique.

Carine le voulait ainsi. Elle souhaitait que des enfants de dix ou douze ans puissent supporter de la voir. Lorsque j'ai vu le film, j'ai été très touchée parce qu'il y a vraiment la pudeur qu'elle m'avait promise et même au-delà.





Vous aviez déjà tourné plusieurs films avec des enfants.

MERCREDI FOLLE JOURNEE, de Pascal Thomas, L'AVION de Cédric Kahn, LES SENTIMENTS, de Noémie Lvovsky, MAMAN EST FOLLE, de Jean-Pierre Améris à la télévision... Je joue beaucoup les mamans ces temps-ci et cela me plaît beaucoup. Vivement les grands-mères ! Je détesterai jouer les vieilles petites filles toute ma vie.

Comment avez-vous préparé le personnage ?

Carine m'avait dit : « Catherine fume beaucoup, elle boit beaucoup, elle n'est pas très cadrée et part un peu dans tous les sens. » J'ai suivi ses indications. C'est pareil pour les vêtements qu'on me demande de porter, je laisse le metteur en scène me prendre comme une petite poupée : je ne me regarde pas dans le miroir lors des essayages, j'essaie plutôt de sentir ce que j'éprouve en entrant dedans. C'est important pour un acteur de ne pas être toujours dans le même uniforme. Pour en revenir au film, j'ai le souvenir d'un tournage idyllique que j'ai peiné à quitter. Carine a réussi à tisser des liens très forts entre nous. Elle était comme une amie, tellement bienveillante.

Vous êtes magnifique dans le film.

J'ai vraiment été très joliment filmée. Mais parfois c'est l'inverse et ça ne me gêne pas non plus. C'est bien d'être jolie et c'est bien aussi parfois de ne pas l'être. C'est cela qui fait qu'on est des per-

sonnages un peu différents. Je ne suis pas mannequin.

Vous connaissiez un peu Denis Podalydès.

On s'était croisés sur un film il y a treize ans mais nous avons peu de scènes ensembles et c'était vraiment chouette de travailler avec lui. Il est incroyable, Denis, il apprend des textes de théâtre dans sa loge entre les prises, il est en permanence dans le travail de la mémoire. Moi, j'avoue que j'ai besoin de plus de temps, il faut que je m'imprègne d'un personnage.

On a pourtant le sentiment que vous n'arrêtez pas de tourner.

Sans doute parce que ces dernières années j'ai enchaîné beaucoup de seconds rôles. Ce qui ne me gêne pas du tout : je préfère un joli second rôle qui va m'apprendre quelque chose et me faire rencontrer un bel univers, comme celui de Carine, qu'un premier rôle que je ne choisirai que pour sa taille.

On vous sent très à l'aise dans ces années quatre-vingt qu'a recomposées Carine Tardieu.

Je suis née en 1971. Tous ces objets, c'est vraiment mon enfance. Sur le tournage, quand j'arrivais dans ma maison, cela me touchait de les voir : les livres, les pots de confitures, les paquets de céréales de Kellogs, les meubles de cuisine. On a tous ressenti cette émotion. Sur le plateau, chaque jour, Denis suppliait le décorateur de le laisser embarquer des disques.

Liste Artistique

Colette Gladstein Agnès JAOUÏ
Michel Gladstein Denis PODALYDES
Catherine Isabelle CARRE
Madame Trebla Isabella ROSSELLINI

La grand-mère Judith MAGRE
Madame Danielle Elsa LEPOIVRE
Rachel Juliette GOMBERT
Valérie Anna LEMARCHAND



Liste Technique

Réalisatrice Scénario Carine TARDIEU
D'après le roman « Du vent dans mes mollets » de Raphaële MOUSSAFIR
Producteurs Editions J'ai Lu
Fabrice GOLDSTEIN
Antoine REIN
Producteur associé Antoine GANDAUBERT
Une Coproduction KARE PRODUCTIONS
GAUMONT
DIRECT CINEMA
Avec la participation de CANAL+
CINE +
DIRECT 8
Avec le soutien de La région Ile-de-France en partenariat avec le CNC
En association avec Cinéimage 6
La Banque Postale Image 5
1er assistant réalisatrice Mathieu VAILLANT

Scriptes Sophie AUDIER
Charles JODOIN-KEATON (L.S.A)
Directrice de production Marianne GERMAIN
Régisseur général Nicolas BEAUSSIEU
Casting enfants Agathe HASSENFORDE, (A.R.D.A)
Casting Aurélie GUICHARD (A.R.DA)
Coach enfants Manon PINSKY
Directeur de la photographie Antoine MONOD (A.F.C)
Chef décorateur Jean-Marc TRAN TAN BA (A.D.C)
Chef costumière Mélanie GAUTIER
Chef maquilleuse Jacky REYNAL
Chef coiffeur Rémy PILOT
Monteurs image Sylvie LANDRA
Nathalie HUBERT
Reynald BERTRAND
Ivan DUMAS
Chef opérateur du son Emmanuel AUGÉARD
Monteur son François-Joseph HORS
Mixeur Eric SLABIAK
Musique originale Stanislas de LESQUEN
Directeur de postproduction

